



HAL
open science

La relation homme poisson est-elle pensable ?

Annie-Hélène Dufour

► **To cite this version:**

Annie-Hélène Dufour. La relation homme poisson est-elle pensable ?. Les activités littorales, Sociétés historiques et scientifiques, 1999, Nantes, France. hal-01856750

HAL Id: hal-01856750

<https://hal.science/hal-01856750v1>

Submitted on 13 Aug 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Titre : La relation homme poisson est-elle pensable ?

Annie-Hélène Dufour
IDEMEC. UMR 6591 du CNRS

AHD-2-P-05_02

Résumé :

A la suite de ses travaux sur les savoirs relatifs à l'espace et l'environnement mis en oeuvre dans l'activité de pêche, l'auteur s'attache ici à ceux qui concernent les poissons et les autres animaux marins susceptibles d'intéresser les pêcheurs. Dans le contexte méditerranéen qu'elle étudie — et qui exclut la pêche en haute mer —, les hommes qui exploitent un territoire étroit, le plateau continental, se trouvent confrontés à un environnement aux ressources très limitées. Dans de telles conditions, pour pallier la rareté et l'aléa, la pêche se doit d'être inventive et le pêcheur, savant. D'où la multiplicité et le raffinement des savoirs et des techniques utiles à la capture d'une faune " capricieuse " et mouvante. Pourtant cette faune fait aussi l'objet de savoirs plus désintéressés : connus dans leurs caractéristiques morphologiques, leur habitat, leurs cycles de migration et de reproduction, les animaux marins le sont aussi dans leurs dimensions " psychologiques ", ce qui dénote un mode de relations avec eux plus intime qu'on ne le soupçonne habituellement. On parle, par exemple, du " comportement ", des " habitudes ", des " goûts " particuliers à certaines espèces ; certains poissons " s'appriivoisent ", déjouant les pièges tendus par le pêcheur, manifestant de la " malice ", d'autres sont doués de propriétés oniriques liées à leur alimentation, etc. Ainsi se dessine un tableau " anthropozoologique " de la faune locale qui résulte de l'observation patiente et minutieuse des faits et de leur interprétation par les pêcheurs, tableau qu'il convient de décrypter afin de tenter d'éclairer un pan peu exploré de la relation homme - animal dans laquelle le poisson — et plus généralement les animaux à sang froid — occupent une place ambiguë.

Texte :

AHD-2-P-05_02

Peu d'études ethnologiques, en France, se sont penchées sur les relations qu'entretiennent les hommes avec les animaux à sang froid¹. Si l'on sait quelque chose sur les représentations collectives qu'ils suscitent c'est, en effet, plutôt, de manière indirecte, par la littérature, les mythes, les contes, les proverbes voire la psychanalyse et rarement, du moins à ma connaissance, à partir de l'observation directe des comportements et des réflexions de ceux qui les fréquentent. Le champ se rétrécit encore lorsque, parmi les animaux à sang froid, on distingue les animaux terrestres des animaux marins, ceux qui nous intéressent ici. Dans ce cas, la distance avec l'animal se double de la distance avec le milieu où il vit, milieu très différent du nôtre que peu de gens connaissent et pratiquent et qui, pour ces raisons, est investi de façon plus fantasmatique que réelle quand il n'est pas, tout simplement, ignoré. Quant aux poissons, il s'agit d'animaux dont on fait la plupart du temps connaissance sur l'étal d'un poissonnier où, même s'ils frétilent encore, leur mort prochaine et sans cri ne provoque en nous aucune émotion particulière. Du reste, cette mort ne requiert qu'une faible participation humaine (du moins aux yeux du profane) et ne déclenche aucune des réactions ni des manifestations, rituelles ou non, que suscite l'abattage du boeuf, du porc, du mouton ou même du poulet. C'est que, bien souvent, on assimile l'idée de "sang froid" à celle d'absence de sang, sauf exceptions notables comme celles du thon ou de l'espadon (qui, justement, ont fait l'objet de recherches ethnologiques²). De plus, ces animaux n'offrent pas un terrain très favorable à la "projection" : pas de cri caractéristique, peu d'expression de physionomie, pas de vie en "famille" ou en société, comme certains animaux terrestres, qui

¹ On peut néanmoins citer les travaux de Laurence Bérard (1998 : 129-138), , Françoise Clavairolle (1994), Claudine Fabre-Vassas (1982 : 63-93), Agnès Fortier (1997 : 49-74), Noélie Vialles (1993 : 109-118 et 1998 : 105-116), Elizabeth Mondini (1989).

² Cf. notamment les travaux de Serge Collet (1987 : 39-44, 1989 : 223-250, 1993) sur l'espadon , de Noélie Vialles (op.cit.), et de J.L. Durand (1995) sur le thon.

permettraient aux sentiments anthropomorphiques de s'exprimer. Au contraire, c'est communément sous un jour quelque peu répugnant qu'ils apparaissent (froids, visqueux, glissants comme l'anguille, la seiche, le poulpe et autres calmars), voire même effrayant (comme la pieuvre, la murène, la baudroie que l'on présente, d'ailleurs, débarrassée de son énorme tête aplatie à la large bouche bordée de dents acérées, trop dissuasive pour le client). Enfin, le statut d'animal de rente ou d'animal domestique ne semble pas envisageable en ce qui les concerne tout comme, généralement, on aperçoit mal leur utilité, exceptée alimentaire. Mais il s'agit alors, comme le souligne le vocabulaire professionnel, d'un "produit" ou d'une "ressource". Bref, peu de choses qui appellent la tendresse ou un quelconque sentiment, sinon esthétique quand couleurs chatoyantes ou formes élégantes s'en mêlent. De là à penser que ces bêtes échappent aux "traitements" pratiques et symboliques que l'homme réserve habituellement aux animaux, il n'y a qu'un pas.

Pourtant ce n'est pas le cas et, notamment, pour ceux qui les côtoient dans l'exercice quotidien de leur métier, je veux parler des pêcheurs. Ceux-ci, en effet, connaissent intimement les "habitants" du milieu qu'ils exploitent et non seulement dans leurs caractéristiques morphologiques, leur habitat, leur cycle de migration et de reproduction, ce qui n'est pas très surprenant, mais encore dans leurs dimensions "psychologiques", ce qui dénote un mode de relations avec eux beaucoup plus intime qu'on ne l'imagine habituellement. Ainsi, par exemple, n'est-il pas rare d'entendre évoquer le "comportement", le "goût", les "habitudes" de certaines espèces, d'apprendre que certains poissons s' "apprivoisent", manifestent de la "malice", déjouent les pièges qu'on leur tend ou que d'autres, doués de propriétés liées à leur alimentation, "font rêver", etc.

C'est à une première approche de ces phénomènes que convie cette communication en les abordant selon trois directions. L'une permettra, à partir de l'observation des procédures d'identification et de dénomination des espèces, de mesurer l'ampleur et la qualité du savoir des pêcheurs en matière de faune et de flore marine. Dans un second temps, j'essaierai de montrer comment s'élabore ce savoir en m'intéressant surtout aux

processus d'apprentissage, aux modalités d'observation et d'analyse mis en œuvre dans cette activité de connaissance. Enfin, je donnerai un aperçu des formes de relations que les pêcheurs entretiennent avec ces animaux-là³.

Les observations sur lesquelles se fonde cet article concernent un milieu restreint et fermé de pêcheurs du littoral varois : celui des Salins d'Hyères. Il y a plusieurs raisons à cela. D'une station de pêche à une autre, même distante de quelques kilomètres, les façons de désigner la flore et la faune sous-marines varient (quand celles-ci ne varient pas elles-mêmes). Or, l'homogénéité du corpus de données est absolument indispensable pour analyser un système de classification. Il n'est pas indifférent, en effet, qu'un animal porte un ou plusieurs noms et l'on ne peut mesurer la portée d'une telle information que si l'on est sûr de travailler sur un stock d'appellations d'origine homogène. Par ailleurs, dans ce milieu restreint, plusieurs générations de pêcheurs se sont succédées et ont exploité les mêmes parages de pêche, si bien qu'il est possible de remonter les filières de l'apprentissage des savoirs et de comparer, toutes choses égales par ailleurs ou du moins variant peu, l'influence des techniques sur ceux-ci⁴. Sur le plan de la méthodologie de l'enquête, ce genre d'étude requiert la participation active et compréhensive des informateurs. Il faut être très motivé, en effet, pour accepter de rester des heures entières à une table de travail afin de passer en revue des centaines d'animaux et de plantes, sans aucun bénéfice immédiat ni lointain. Ceci n'est possible que dans le cadre privilégié de relations anciennes et confiantes avec un enquêteur que l'on sait, par ailleurs, déjà averti des différents aspects du métier sur lesquels il n'est plus besoin de revenir, ce qui est mon cas dans cette station de pêche.

³ Les résultats exposés ici sont ceux d'une enquête en cours et ne prétendent nullement à l'exhaustivité. Notamment plusieurs points d'interrogation demeurent en ce qui concerne les mécanismes cognitifs à l'œuvre dans la compréhension qu'ont les pêcheurs du milieu marin au niveau de l'appréhension, de l'ordonnement et de l'explication des faits.

⁴ Il est trop tôt pour donner des résultats valables sur ce point mais il est permis de penser, compte tenu de ce que nous savons, que les modalités du savoir diffèrent selon que l'on pêche au moyen de filets traïnants des

I. Identifier, nommer.

L'intime familiarité des pêcheurs avec leur milieu se lit, d'abord, à travers l'identification spécifique d'un nombre important de poissons, d'animaux marins, de plantes, de formations minérales... En ce qui concerne seulement les êtres vivants⁵, j'ai dénombré plus de trois cents espèces connues, dans un premier inventaire qui a de fortes chances, à ce jour, d'être encore incomplet. Parmi elles, plus de deux cents sont expressément nommées (et même parfois portent plus d'un nom), une centaine sont identifiées, souvent avec énormément de précision, sans être pour autant nommées.

Au delà de ces chiffres, déjà éloquentes en eux-mêmes, ce qui nous intéresse est aussi de savoir à quoi renvoient ces processus d'identification et sur quelles espèces ou variétés ils portent.

Un premier constat quantitatif montre que le "règne"⁶ animal est beaucoup plus, et surtout plus précisément, connu que le "règne" végétal. Sur l'ensemble du corpus d'êtres vivants identifiés, une vingtaine seulement concerne la flore⁷ et, parmi elle, seules sept variétés sont nommées. Le second constat est que, parmi les animaux marins, une hiérarchie s'établit. En effet, une première approche quantitative montre que, sur l'ensemble des animaux identifiés, les poissons viennent en tête (100), suivis des mollusques (48) - catégorie qui comprend aussi bien escargots, coquillages et limaces de mer que seiches, poulpes et calmars... Viennent ensuite les tuniciers : coraux, éponges etc. (34) - parmi les tuniciers, certaines espèces comestibles et prisées comme le violet (*Microcosmus sabatieri*), d'autres, inutilisées ici, comme les

poissons en masses ou que l'on capture au moyen de lignes de palangre des poissons à l'unité. Ceci sous-entend que tous les pêcheurs ne disposent pas du même stock de connaissances, ce qui ne sera plus précisé.

⁵ On trouvera dans Dufour A.H. (1988 : 69 et 74) une analyse plus détaillée des savoirs des pêcheurs relatifs aux formations minérales constituant les fonds sous-marins.

⁶ Je suis consciente du caractère obsolète de cette classification que je n'emploie ici que par commodité d'expression.

⁷ Cette notion est fluctuante chez les pêcheurs, certains éléments de la faune étant classés parmi la flore. Un des prolongements de la recherche présentée aujourd'hui sera d'établir et d'analyser les principes mêmes de ces classifications.

éponges, les coraux ... -, puis les crustacés, les échinodermes - tels les oursins, les étoiles de mer... (17)-, enfin les vers et autres annélides (9) et les méduses (6). Ces chiffres seraient sans doute à relativiser en établissant des proportions (nombre total par espèce dans la zone/ nombre connu par les pêcheurs), ce qui reste à faire. Mais identifier n'est pas nommer. Entre reconnaître quelque chose et lui attribuer un nom s'intercale un processus d'appropriation symbolique qui signe une plus grande familiarité avec l'objet et/ou constitue l'indice du supplément de valeur qu'on lui accorde. De plus, l'acte de dénommer n'est pas sans rapport avec celui de classer.

Aussi, si l'on se réfère maintenant aux espèces expressément nommées, l'on s'aperçoit que cette hiérarchie est sensiblement modifiée. En effet, les poissons, les mollusques du type céphalopodes (poulpes etc..), les crustacés forment une catégorie particulièrement bien connue (entre 90 et 100 % d'espèces nommées), les échinodermes, les vers et annélides, les coraux, anémones, éponges et tuniciers, une deuxième catégorie encore très familière (entre 50 et 60 % d'espèces nommées) tandis que les mollusques du type escargots, coquillages, limaces ne sont plus nommés qu'à 33,3 %, les échinodermes du type étoiles de mer à 28,5 % et les méduses, à 16,6 %.

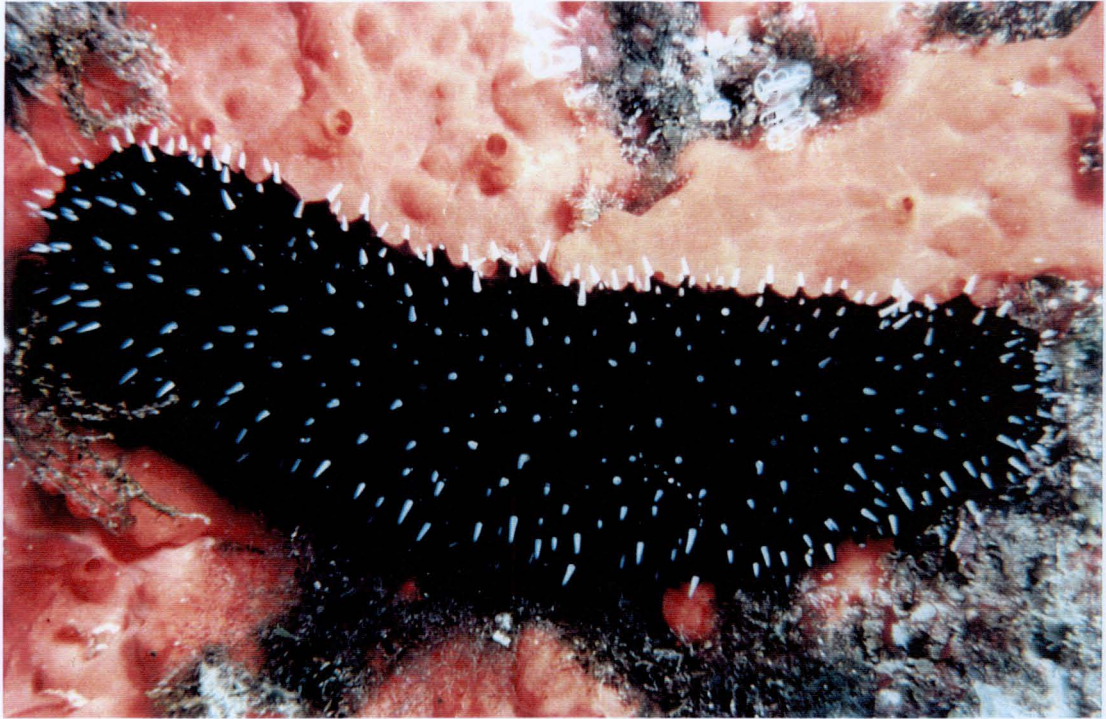
Il convient donc de s'interroger sur le sens de cette hiérarchie.

II. Un savoir désintéressé ?

On pourrait penser que le savoir concernant les espèces animales est seulement développé en fonction de son utilité pratique : les pêcheurs connaîtraient mieux et s'approprieraient en les nommant les espèces qui sont les plus favorables à la pêche parce que susceptibles d'être commercialisées - les poissons, les crustacés, certains mollusques - et négligeraient ce qui ne se vend pas - les méduses, les étoiles de mer et d'autres mollusques tels que les limaces, les escargots, les coquillages... Cependant, cette interprétation ne résiste pas à un examen plus attentif. En effet, on ne comprendrait pas, si cela était, pourquoi certains animaux



Détail d'une tête de baudroie (*Lophius piscatorius*)



Holoturia forskali dite *Vié maré*



Stichopus regalis dite *Andouille*

qui ne se vendent ni ne se pêchent sont néanmoins connus et parfois même nommés. Parmi les échinodermes, par exemple, seul *Paracentrotus lividus* - l'oursin - est pêché et vendu, or quatre autres sont dûment nommés et connus, ne serait - ce que par leur habitat et leur alimentation : le soleil (*Stylocidaris affinis*), l'oursin de bronde⁸ (*Sphaerechinus granularis*), l'oursin (*Psammechinus microtuberculatus*), le pied de bœuf (*Spatengus purpureus*). De même, toujours dans ce groupe, sont connues et nommées les deux sortes d'holoturies les plus courantes en Méditerranée (*Holoturia forskali* dite *vié maré* et *Stichopus regalis* dite andouille) dont on ne fait rien sinon, parfois de l'esque (amorce). On pourrait en dire autant des vers et annélides que les pêcheurs appellent serpent (*Cerebratulus marginatus*), vers (*Eunice harassii* et *Nercis cultifera*), gattes i.e. chattes (*Aphrodite Aculeata* et *Hermione Hystrix*) ou, plus simplement, tubes ou tuyaux quand il s'agit de vers tubicoles (*Sabella pavonia*, *Serpula vermicularis*, par exemple). Il serait également facile d'élargir ces exemples aux tuniciers dont huit sont connus et un seul, le violet, exploité et aux éponges dont neuf sont connues et aucune exploitée mais je m'arrêterai là craignant d'alourdir inutilement mon propos.

Loin de réduire à de simples finalités pratiques la culture des pêcheurs, je plaiderai pour une connaissance beaucoup plus désintéressée et pour un savoir plus globalisant qui relèvent à la fois d'une attention passionnée à tout ce qui forme le monde sous - marin et d'une approche holiste de ce qui s'y passe. Cela ressortit autant des modalités pratiques d'acquisition du savoir que des dispositions pour l'expérimentation active et réflexive des données d'observation dont font preuve la plupart des pêcheurs.

Expliquons-nous.

Un capital important des connaissances provient des acquisitions transmises sur deux ou trois générations par transmission orale, capital qui s'enrichit de l'étude continue des éléments qui composent le monde sous-marin et de leurs variations en fonction d'influences extérieures

⁸ Expression vernaculaire désignant une zone de pêche.

(saisonniers et climatiques notamment)⁹. Il s'agit d'un mode de connaissance qui procède par observations empiriques, selon une démarche inductive, à partir de laquelle se forgent des hypothèses que la pratique infirme ou confirme jusqu'à obtention d'un résultat satisfaisant, équivalant à une certitude. " C'est par déduction (...), mais des déductions qui s'avèrent neuf fois sur dix véridiques !". Arrêtons-nous un instant sur la première phase de ce processus - l'observation - car elle permet de comprendre comment se forge cette vision.

Les animaux marins sont observés soit dans leur milieu naturel (à l'œil nu, mais rarement car peu d'espèces vivent en très faible profondeur, ou encore à travers la vitre du *bouiou*¹⁰ qu'utilisent certains pêcheurs d'oursins), soit lorsqu'on les en sort, sur le pont du bateau au moment de démailler les filets, soit encore sur la table de la cuisine au moment de les préparer¹¹. De ce fait, l'observation porte, dans les deux premiers cas, à la fois sur l'animal lui-même et sur son environnement, perçu directement (par la vue) ou, indirectement, par la médiation des produits remontés dans les filets : végétaux, débris de minéraux divers, autres animaux ... De sorte que c'est un ensemble d'éléments qui sont appréhendés, observés et mis en corrélation d'un seul et même mouvement. Prenons-en un exemple à partir d'un discours explicatif d'un pêcheur : " Les tuyaux vivent avec les soleils (*Stylocidaris affinis*) dans cette végétation : grappes de raisin (*Phallusia mamillata*), salade (*Ulva lactuca*), violettes (*Acetabularia mediterranea*), sur des fonds mous¹². Ainsi que la gorgone blanche (*Eunicella singularis*). La bite de chien (*Pteroïde griseum*), ça vit avec les tuyaux." Par ailleurs, les tuyaux (*Deudrophyllia ramea* ou bien *Alphysina aerophoba*) sont signe d'abondance de violets (*Microcosmus sabatieri*), ascidie solitaire de la famille des tuniciers, dont la pêche est une activité traditionnelle dans ce

⁹ Des émissions de télévision telles que Thalassa peuvent, éventuellement, depuis quelques années, contribuer à cette étude.

¹⁰ Il s'agit d'un seau dont le fond est muni d'une vitre.

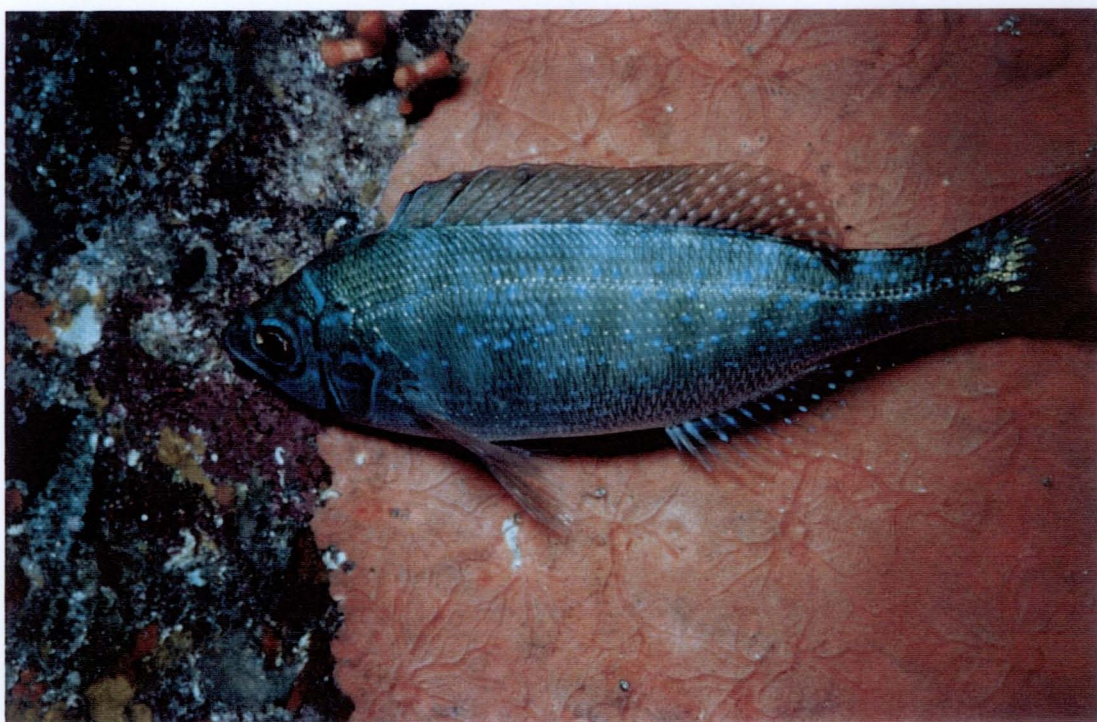
¹¹ Je ne connais pas de pêcheur ayant pratiqué la plongée. Parmi mes partenaires d'enquête pour cette étude, seul l'un d'entre eux avait plongé (en eau peu profonde, avec seulement palmes et tuba) pendant son service militaire.

¹² On entend par là des fonds de vase, d'algues pourries, de sable...




Spicara smaris mâle

La gerte

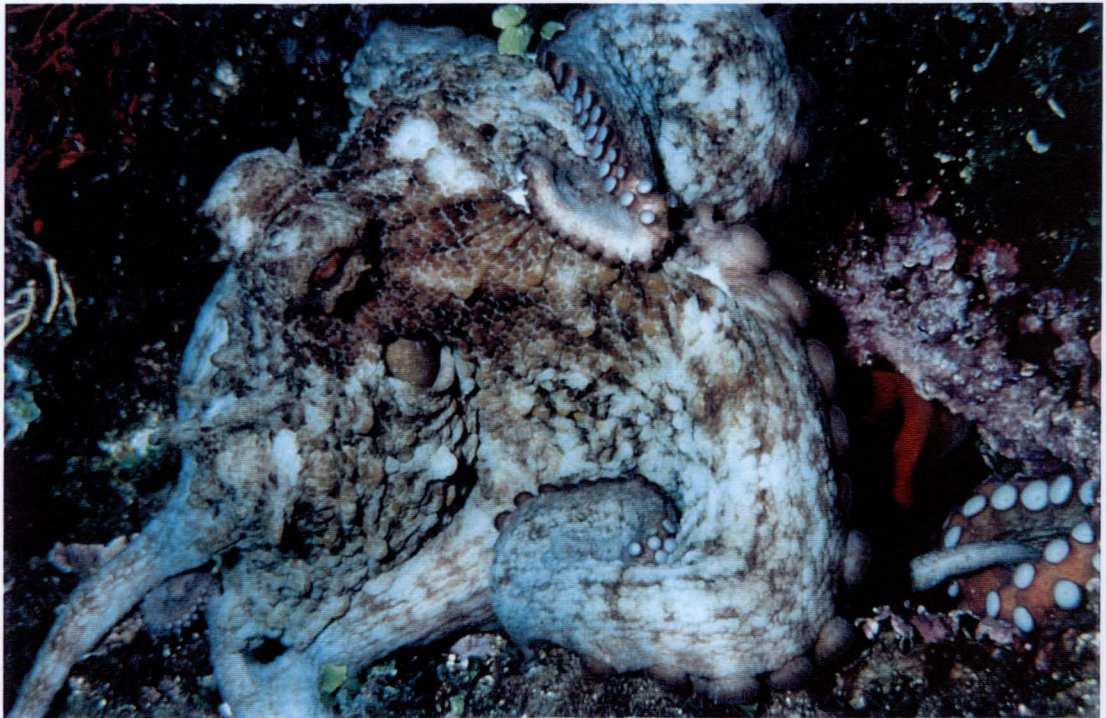


Spicara maena

Le tochi 

port. C'est en remontant et vidant les filets traînants relatifs à cette pêche que s'établissent ces corrélations entre profondeur, nature des sols, végétation, espèces animales qui peuvent, évidemment, se combiner à d'autres données, plus fluctuantes celles-là, comme la nature des courants, la météorologie, la température des eaux, pour préciser l'information. Dans le troisième cas, celui de la préparation, les données d'observation sont plutôt d'ordre anatomique, parfois physiologique. Elles disent, certes, comment l'animal est fait mais aussi comment il porte ses œufs, ce qu'il a mangé etc. A ce stade les animaux sont objets d'une observation très fine et très rigoureuse. La plupart des données élaborées sur l'anatomie et la morphologie des poissons qui m'ont été livrées provenaient de cette approche-là : - " Comment le savez-vous ?", - " En les préparant." La vue et le toucher sont naturellement mis à contribution dans cette approche mais pas seulement. Le goût intervient aussi : - " Y a pas un poisson qu'on pêche que je n'aie pas mangé, y compris les immangeables - le *limbert* (?), la *baboite* -(*Blenniids*) ". Ce goût s'exerce aussi sur l'animal cru : - " J'en ai goûté certains crus pour savoir comment la chair était faite . Je voulais savoir la différence de consistance entre la *gerle* et le *gavaron* par exemple." On comprendra mieux le souci de cette gustation comparatiste en sachant que ces noms différents désignent le même poisson hermaphrodite (*Maena chryselis*) à des moments successifs de son cycle vital¹³. Il y a plus expérimental encore dans son intention : tel pêcheur rapportant dans ses filets, un hippocampe en période de gestation, le conserve chez lui en bouteille jusqu'à la naissance des jeunes afin d'observer de près le déroulement des événements - dont il connaissait déjà quelques éléments mais qu'il n'avait jamais vus - avant de le rejeter à la mer. Dans tous ces cas, peut-on penser qu'il s'agit d'une exigence d'ordre pratique ou d'une curiosité tout intellectuelle ?

¹³ Cette espèce hermaphrodite passe d'abord par une phase femelle, le *Gavaron* (*Spicara smaris*), puis mâle, la *Gerle* (*Spicara maena*). L'état actuel de mes travaux d'identification ne me permet pas encore de faire le rapport avec des individus de cette même espèce appelés localement le *Lochi* (?) et le *Jaret* (*Spicara smaris*).



Poulpe (*Octopus vulgaris*)

III. Des animaux bien familiers

Tout en relevant d'une approche globalisante, cette connaissance privilégie certains domaines de l'activité des animaux marins. Ainsi la reproduction, l'alimentation, l'habitat constituent-ils des secteurs favorisés du savoir éthologique des pêcheurs. Parallèlement, d'autres sont ignorés, notamment ce qui touche aux systèmes d'orientation des poissons et aux mécanismes qui régissent la migration, phénomènes qui demeurent d'ailleurs, pour eux, le lieu d'une interrogation insatisfaite. C'est également à travers ces domaines privilégiés que se fait le mieux sentir la nature des relations qu'ils entretiennent avec ces animaux. Celles-ci sont fondées sur un savoir "objectif" concernant leurs modes de vie, élaboré selon les modalités décrites plus haut et sur des interprétations plus subjectives des phénomènes, fortement teintées d'anthropomorphisme. Ces relations, on va le voir, n'excluent pas la sympathie, l'antipathie, la compassion, le dégoût, l'émotion esthétique..., provoqués par l'association entre certains traits de comportement et leur équivalent humanisé. Expliquons-nous à partir d'un exemple : celui du poulpe (*Octopus vulgaris*). Voilà un animal dont les pêcheurs connaissent parfaitement l'habitat : " ça cherche toujours un trou, une boîte, une brique - ça aime se cacher ! "-, ou alors, plus élaboré, un abri de pierres qu'il confectionne en les collectant à l'aide de ses "pattes" (ses tentacules) et en les amassant de façon à former une cavité à l'intérieur de laquelle il s'abrite. Il se cache aussi en adoptant (par changement de pigmentation de la peau) les couleurs de son support ou en s'entourant d'un nuage d'encre lui permettant de s'enfuir face à un agresseur. Les pêcheurs connaissent son alimentation mais également ses préférences : "le poulpe adore le crabe". Par exemple : " Si vous voyez un poulpe qui est là, au bord du trou, sous un rocher, vous grattez sur le bord du rocher, là, et vous voyez, il sort, il vient, il croit que c'est un crabe". Ils connaissent aussi ses façons de manger la langouste et celle, particulière, de manger le poisson, très différente des manières de faire de la seiche et

de l'encornet : " Le poulpe, il prend toujours le poisson là, sous l'ouïe, à côté de l'œil, la seiche (...) devant et l'encornet, dessus ". Si bien que l'on sait tout de suite, en relevant un poisson endommagé, par qui il a été mangé. Le poulpe possède, par ailleurs, certains traits de caractère qui inspirent la sympathie : "Il est très familier, il est pas sauvage le poulpe, il est même bonasse. Mais très intelligent, très intelligent ". " Docile (...), il s'apprivoise, comme le mérélu ". Quant à son mode de reproduction, si l'accouplement et ses préliminaires ne donnent lieu à aucun discours, l'attitude de la "mère", en revanche, captive l'attention. L'extrait qui suit en donnera une idée :

" La pouresse, elle vit une saison. Quand elle a les petits, quand elle va pondre, elle prend les pierres et elle fait un igloo contre une falaise, bien caché. Elle pond ses œufs et elle les ventile¹⁴ nuit et jour. Elle [ne] se nourrit plus pour pas polluer l'habitat de ses petits et quand les petits arrivent à maturité, qu'ils peuvent partir tout seuls, elle meurt d'épuisement. [A ce moment-là], elle est gélatineuse, ses pattes sont très fines et très longues, elle a presque pas de ventouses. Elle est marron foncé, toute flasque, toute molle." " La pouresse, elle vit pas, elle est destinée à mourir ".

Pêchée dans cet état, elle est rejetée à la mer. Certains pêcheurs la disent alors "porte guigne". Est-ce pêcher la mort qui porte guigne ? On ne se prononce pas là-dessus.

Ce modèle de la maternité oblatrice a peut-être influencé une perception toute particulière des poulpes qui peut se lire à travers les noms communs que les pêcheurs leur donnent. Alors qu'un seul nom scientifique désigne le poulpe, *Octopus vulgaris*, sans distinction de sexe ni d'âge, les dénominations des pêcheurs évoquent l'idée de famille et ceci bien qu'ils sachent que cet animal ne vit pas en famille. Ainsi le poulpe mâle s'appelle-t-il " poupre ", la femelle, " pouresse " et les jeunes individus, " pouprions ".

¹⁴ Il semble qu'il s'agisse de filtrer l'eau, de "faire siphon" : " Elle filtre l'eau pour chasser les impuretés" dit le même informateur.



Chapon (*Scorpaena scrofa* ou *notata*)



Denti (*Dentex dentex*)

Par ailleurs, certains poissons exercent sur les pêcheurs un charme particulier - " l'attrait du poisson qui vous tient ", comme le dit l'un d'eux - qui n'est pas lié à leurs vertus gustatives ou à leur valeur économique mais plutôt à des traits de comportement¹⁵. Ainsi, commente un pêcheur à la retraite : " Y avait deux poissons pour moi qui brillaient entre tous à la mer, c'était le chapon (*Scorpaena scrofa*) et le denti (*Dentex dentex*). Pour moi, c'était des poissons nobles. Et ça se voyait ! [...] Ce sont des poissons qui m'ont toujours marqué par leur élégance. Je les voyais beaux. Ca me plaisait ! ". Aussi, pense-t-il que " Si le denti devenait aussi gros que le mérrou, on le pêcherait pratiquement jamais ! Il a une puissance, il a une force dans sa tête, une puissance de marque terrible ! "

La noblesse, l'élégance, la puissance renvoient à des qualités "morales" quelque peu inattendues chez les poissons. Cependant ce langage n'est pas sans rappeler celui des *aficionados* de taureaux ou des amateurs de chevaux et c'est aussi celui que l'on retrouve, dans le monde de la chasse, chez les chasseurs de gros gibiers. L'intelligence et la ruse de certains poissons, tels les rougets (*Mullus surmuletus*) qui se familiarisent avec le filet et " apprennent " à éviter l'obstacle provoquent également la sympathie des pêcheurs, vocabulaire et attitude qui évoquent, pour leur part, ceux des chasseurs au petit gibier.

Moins puissantes mais tout aussi attrayantes sont les qualités esthétiques dont sont parées certaines espèces. C'est le cas, en particulier, des labridés aux couleurs vives et de celles dont le mâle adopte une livrée nuptiale au moment des amours comme - pour n'en citer qu'un - le *lochi* (?), mâle " habillé " de la *gerle* (*Spicara maena*) dont la livrée bleu foncé, parcourue de filets bleu ciel est très remarquée pour sa beauté.

Au terme de ce bref tour d'horizon destiné à jeter les bases d'une interrogation sur la relation homme/poisson, s'il ne s'agit évidemment pas

¹⁵ S'il fallait un contre - exemple, celui de la langouste serait éloquent. Cet animal, aux vertus gustatives très valorisées et au rapport économique très élevé, n'inspire aucun sentiment particulier ni ne suscite aucun discours.



Exemple de labridés aux couleurs vives
(*Symphodus tinca* - Crenillabre paon -
un mâle et deux femelles)

de conclure, du moins est-il possible de dégager quelques pistes et de poser quelques questions. Celle des découpages conceptuels selon lesquels les pêcheurs organisent ces espèces animales et, au delà, ordonnent l'univers sous-marin qui les abrite, est parmi les premières qui s'imposent. Cette question coiffe toutes les autres, notamment : quels sont les processus cognitifs à l'œuvre dans l'appréhension et l'explication des phénomènes dont il a été question ici ? Comment les savoirs se modulent - ils, sont-ils soumis à des variations techniques et individuelles ? Quelles sont les valeurs en jeu dans la hiérarchie appliquée aux animaux marins et que nous disent-elles des hommes qui les établissent ? C'est à l'éclaircissement de ces points demeurés en suspens que s'attache actuellement mon travail.

Bibliographie

-Bérard (Laurence), La consommation du poisson en France : des prescriptions alimentaires à la prépondérance de la carpe, *Anthropozoologica*, second n° spécial 1988, *L'animal dans l'alimentation humaine : les critères de choix*, pp.171-180.

Le poisson : une denrée périssable, *Etudes Rurales*, n° 147-148, janv.- déc. 1998, pp. 129-138.

-Clavairolle (Françoise), L'éducation des vers à soie : savoirs, représentations, techniques, *L'Homme*, 1994, pp. 121-145.

-Collet (Serge), La croix et la part. Rituel de mort et rituel de partition dans la chasse à l'espadon", *Anthropozoologica*, N° spécial 1987, *La découpe et le partage du corps à travers le temps et l'espace*, pp.39-44.

Faire de la parenté, faire du sang. Logique et représentations de la chasse à l'espadon, *Etudes Rurales*, n° 115-116, juil.-déc. 1989, pp.223-250.

Uomini e pesce. La caccia al pesce spada tra Scilla e Carridi, Catania : Maimoine, 1993, 179 p. (1^{ère} édition 1989 : Le poisson et les hommes, trad. par A. Vio).

-Dufour (Annie-Hélène), Pêcheurs et prud'hommes. A propos des Salins d'Hyères, *Terrain*, n°11, 1988, pp.65-84.

-Durand (Jean-Louis), Dei tonni e degli uomini, saggio introduttivo, *Tonnara*, (Fundazione Culturale "Orestyadi di Gibellana", Castellanuove del Golfo, Trapani, Sicilia), Paleano : Sellerio, 1995.

-Fabre-Vassas (Claudine), Le soleil des limaçons, *Etudes Rurales*, n°87-88, 1982, pp.63-93.

-Fortier (Agnès), De l'escargot operculé à l'escargot coureur. Pratiques culturelles liées au ramassage et à la consommation de l' *Hélix pomatia*, *JATBA*, 1997, vol. 39, n°1, pp.49-74.

-Mondini (Elizabeth), *Des tortues et des hommes. Evolution de l'image des tortues en Occident : de l'exploitation à la conservation*. Thèse de

doctorat : ethnobiologie : Paris, Museum National d'Histoire Naturelle,
1989, 3 vol., 586 p.

-Vialles (Noëlie), La mort invisible, *Terrain*, n°20, mars 1993, pp.109-
118.

Chair ou poisson ? *Journal des Anthropologues*, n° 74,
pp. 105-116.

Illustrations

p. 3 : La baudroie (*Lophius piscatorius*)

p. 7 : L' *Holoturia forskali* dite vié maré

p. 9 : La gerle (*Spicara maena*)

p. 9 : Le gavaron (*Spicara smaris*)

p.10 : Le poulpe (*Octopus Vulgaris*)

p.12 : Le chapon (*Scorpaena scorfa*)

p.12 : Le denti (*Dentex dentex*)

p.13 : Parmi les labridés appréciés pour leur beauté : *Symphodus tinca* (mâle et femelle)

Crédit photographique : Jean-Georges Harmelin, Centre d'Océanologie de Marseille,
Station marine d'Endoume. CNRS . UMR 6540 : *DIMAR*, à qui j'adresse mes vifs
remerciements pour sa collaboration.